

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Le dompteur de loups

Bujor Nedelcovici

Volume 35, Number 6 (210), December 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31605ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Nedelcovici, B. (1993). Le dompteur de loups. *Liberté*, 35(6), 136–144.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1993

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

BUJOR NEDELCOVICI

LE DOMPTEUR DE LOUPS*

Le crachin et les giboulées nous ont accompagnés tout le temps.

Nous montons depuis quelques heures.

Je voudrais qu'on s'arrête un peu, pour me reposer, pour essuyer la pluie qui dégouline sur ma tête, sur ma figure, qui s'insinue sous mes vêtements... j'ai l'impression d'avoir l'âme aussi mouillée que le corps. Mais Vlad continue à monter sur le sentier, d'un pas égal depuis notre départ : sac au dos, le torse penché en avant, il avance à un rythme saccadé et constant, la laisse de Brisant à la main. Le loup marche tranquillement à côté de lui, il regarde à droite et à gauche, il remue la queue, on dirait qu'il essaie de reconnaître un territoire qui lui fut familier. Big est resté à la maison, c'est la première fois que Vlad part sans lui.

Un soir, dans le living, Vlad a dit :

— Je lui ai promis de le ramener dans la forêt, mais voilà, je n'ai pas encore tenu parole.

— À qui l'as-tu promis ? ai-je demandé, levant les yeux au-dessus de mon tricot, un chandail pour Alex.

— À Brisant, m'a-t-il répondu comme si ça allait de soi.

* Extrait d'un roman à paraître chez Actes Sud. Traduit du roumain par Alain Paruit.

Assis dans un fauteuil devant la cheminée, il sirotait un verre de cognac, du Martell, en fumant une cigarette. Dumitru jouait aux échecs avec Ioachim, Alex regardait un dessin animé à la télévision. Matei, Ilinca et Lucian étaient dans leurs chambres, Ludovica chez les professeurs genevois qui l'avaient invitée à leur soirée.

— Les six petits ont poussé, a repris Vlad. Ils lui ressemblent parfaitement. De vrais loups... Je vais le ramener là où je l'ai pris. Je lui ai promis.

— Je pourrai y aller avec toi ?

Je tâtais le terrain, pensant qu'il refuserait. J'étais curieuse de savoir ce qu'il faisait pendant ses longues « éclipses » dans la forêt.

— Si tu veux, m'a-t-il répondu d'un ton calme comme toujours.

Alex s'est aussitôt mis sur les rangs, il voulait venir avec nous pour apprendre « à poser les collets pour les lièvres et les renards ». Vlad lui a expliqué que le chemin était trop long et dur à travers bois, surtout maintenant, dans la montagne enneigée, mais qu'à l'été nous ferions une randonnée ensemble. Il lui parlait comme à un adulte et Alex s'est laissé convaincre. Hier soir, Vlad m'a dit de préparer mon équipement : brodequins, anorak, duvet, sac à dos. J'ai prié Ilinca et Ludovica de s'occuper d'Alex, sans le gêner. À l'aube, nous sortions de la maison. Nous avons traversé la forêt, franchi la colline, et maintenant nous grimpons sur ce sentier à flanc de montagne.

Je voudrais m'asseoir sur une souche, reprendre mon souffle... Vlad sait que je suis à bout de forces, mais il ne s'arrête pas, il va de l'avant comme s'il était seul, comme s'il se disait : « Puisque tu as voulu m'accompagner, il faut tenir le coup. » Il me soumet à une épreuve d'endurance physique et morale. Toujours des épreuves, toujours des défis et des obstacles, et moi je sens que je vais craquer...

Brisant s'immobilise un instant. Le museau dressé, les narines dilatées, il hume l'air ; peut-être cherche-t-il ses congénères. Vlad tire sur la laisse et ils repartent tous deux sur le sentier ; à gauche la forêt de sapins dans une vallée profonde, à droite la montagne et ses pâturages encore couverts de neige, des parois rocheuses et les premiers genévriers couchés par le vent. Il ne pleut plus, l'air est piquant, froid et pur — l'air des cimes guettées par le brouillard et les nuages. Le silence des hauteurs souligné par la rumeur du vent murmuré à nos oreilles.

Je respire plusieurs fois à pleins poumons pour récupérer, mes brodequins pèsent de plus en plus lourd, peut-être parce qu'ils sont gangués de boue, et moi je suis recrue de fatigue. Je traîne les pieds, je trébuche sur une pierre, le sac à dos me tire en arrière, j'essaie de reprendre mon équilibre, mais je n'y arrive pas. Je tombe. Je pousse un cri de douleur, un cri de colère et d'impuissance. Vlad revient sur ses pas et m'aide à me relever. Je frotte le genou qui me fait mal. Je suis un paquet de nerfs. Je grommelle :

— Pourquoi ne faisons-nous pas une halte ? Pourquoi me soumets-tu à un effort pareil ?

Il prend mon sac à dos, s'assied sur une pierre à côté de moi et me tend la gourde d'eau. Ma soif apaisée — je ne me rendais pas compte avant que j'avais besoin de boire —, je fonds en larmes, je ne sais pas si c'est par dépit ou à cause de mon genou douloureux.

— Nous devons atteindre le refuge avant la nuit, me dit Vlad d'une voix neutre. Nous ne pouvons pas rester là. Allez ! encore un peu ! Nous ne sommes plus loin.

— Je n'en peux plus ! Tu comprends ? Es-tu capable de comprendre que je n'en peux plus ?

Il me regarde dans les yeux sans dire un mot. Il voit que je suis au bord de la crise de nerfs. Puis :

— Je sais, mais il le faut. Quelques pas seulement...

— Mais je ne peux plus les faire, ces quelques pas-là ! Je m'arrête ici ! Tu m'entends ?

— Calme-toi, Ana. Il reste quelques centaines de mètres. Je vais porter ton sac à dos.

— Pourquoi ne le relâches-tu pas ici ? demandé-je en désignant le loup à côté de nous. Pourquoi devons-nous aller jusqu'au refuge ?

— C'est là-bas que je l'ai attrapé, c'est là-bas que je dois le ramener.

J'insiste :

— Si tu le lâchais ici, nous pourrions rentrer à la maison.

— Impossible : la nuit nous surprendrait en pleine forêt. Au refuge on fera du feu, on séchera nos vêtements, on se réchauffera... on se reposera et demain matin on retournera à la maison.

Je n'ai même plus la force de discuter. Je me lève. J'ai les genoux qui tremblent, j'ai mal aux pieds, je sens mes orteils enfler, les brodequins me serrent. Je dénoue les lacets, je fais quelques pas, j'ai l'impression que je vais m'écrouler tout de suite une deuxième fois.

— Garde bien le rythme de ta respiration et de tes jambes, me recommande Vlad. Si tu parles l'effort est double. Pense seulement à ton corps, au chemin et au but que tu dois atteindre à tout prix. C'est tout ! À rien d'autre ! Tu réussiras ! Je te le promets ! Aie confiance en toi, en tes forces !

J'essaie de suivre son conseil, j'ai bientôt la sensation de marcher plus facilement, j'harmonise peu à peu corps, effort et but... c'est-à-dire le cheminement, la progression vers l'instant où je ferai le premier pas sous un toit que je cherche à imaginer... *le premier pas dans le refuge...*

Brisant est agité, il s'arrête, flaire des traces, lève le museau, dresse les oreilles, écoute attentivement, à l'affût d'échos lointains, puis il se remet à trotter auprès de Vlad, mais il est plus vif, plus farouche, comme s'il

sentait qu'il sera libre tout à l'heure, une fois arrivé à « l'endroit fixé, l'endroit d'où il est parti ».

La nuit tombe. Le vent forcit, il nous cingle la figure. Des nuages noirs, menaçants, courent en écheveaux sur le ciel violet.

Il fait froid. J'enfonce mon capuchon, je resserre mon cache-col. En effet, si nous avions fait demi-tour nous aurions été surpris par la nuit avant de rentrer et nous aurions risqué de nous égarer dans la forêt. Vlad tend le bras pour me montrer quelque chose. J'aperçois au loin le toit d'un chalet. Je retrouve des forces, je garde la cadence de mes pas et de ma respiration.

Le refuge n'est pas un chalet, c'est une cabane : quatre parois en rondins, un poêle, des bat-flanc. Vraiment un refuge, pour les bergers, pour les randonneurs. Vlad pose les deux sacs à dos, allume un falot et fait du feu. J'étends mon duvet sur un bat-flanc et je m'effondre dessus. Reprendre des forces... Je ne tremble plus. Vlad me donne une tasse de thé bien chaud. Je me détends petit à petit.

— Voilà qu'il neige, me dit Vlad.

Brisant guette la porte, comme s'il attendait quelqu'un ou comme s'il devait partir, n'ayant besoin pour ce faire que d'un signe.

Nous nous taisons. Nous écoutons le feu ronfler dans le poêle. Vlad me donne un sandwich et un verre de whisky. Je mange machinalement, je regarde le reflet des flammes danser sur les rondins où ceux qui sont passés par là ont gravé leur nom. Vlad épie quelque chose qui va se produire dehors, comme si lui aussi devait bientôt partir, rencontrer quelqu'un.

L'attente. Le silence et l'attente. La paix du temps suspendu en prévision de ce qui va se passer et que je me mets à attendre également, sans savoir *quoi ni quand*.

Adossé au mur près du poêle, le menton sur la poitrine, les yeux clos, la bouche couverte par le col roulé

de son chandail, Vlad respire en dedans, en lui, comme s'il essayait de s'assoupir dans la chaleur de son corps. Brisant s'est roulé en boule à ses pieds, le museau enfoui dans sa fourrure.

Tous les deux, me dis-je, *tous les deux*, mais je ne pousse pas davantage ma pensée...

— Je croyais que tu dormais, dis-je à voix haute en voyant Vlad ouvrir les paupières.

Il me regarde fixement, comme s'il revenait d'un voyage ou d'un rêve et se demandait qui est cette femme affalée sur un sac de couchage.

— J'attends qu'il soit minuit, me dit-il en désignant Brisant.

— Ce sera à ce moment-là ?

— Oui. Je pense que les autres vont venir aussi.

Je n'ose pas lui demander pourquoi à minuit ni qui viendra.

Je me lève et je mets une bûche dans le feu, c'est à mon tour de l'entretenir. Puis je me recouche et j'observe Vlad, qui a refermé les yeux.

Je me souviens des paroles d'Andrei : « Aie la prudence du serpent et la pureté de la colombe. C'est-à-dire sois sérieux et joyeux, exigeant et tolérant, naïf et perspicace, tendre et sévère, cruel et compatissant, badin avec ce qui est grave et grave avec ce qui est frivole. » Ce n'est pas un hasard si ces mots me reviennent à l'esprit, c'est sans doute parce que je tente encore une fois de connaître Vlad, de le comprendre, d'être à ses côtés.

Il est minuit. Vlad se lève doucement. On dirait qu'il a appris par des voies secrètes que le moment est venu. Il met son anorak ; ses gestes lents semblent trahir une certaine fatigue. Brisant s'étire, il s'ébroue comme s'il voulait se débarrasser de son collier. Ils sortent tous les deux. Je les suis, mais je m'arrête sur le pas de la porte.

Il ne neige plus. Quelques nuages coiffent encore les crêtes. La lune jette une lumière spectrale sur les rochers,

sur les genévriers, qui en paraissent phosphorescents... l'odeur de la terre et de la pierre couvertes de neige... l'air imbibé d'essences fortes et pures... une sensation de magie, de rêve...

Vlad s'éloigne un peu et se poste au pied d'un rocher. Brisant le suit, soumis, au bout de la laisse. Ils s'immobilisent tous les deux. Je ne comprends pas pourquoi Vlad ne le détache pas ; pourquoi il ne le relâche pas. Brisant renifle, cherche... tout à coup il lève la tête, tend le cou et se met à hurler. Une longue, longue lamentation. *Le hurlement du loup* ! Je frémis. Je n'avais jamais vu et entendu un loup hurler. Il rameute ses frères ! Je comprends à présent pourquoi Vlad a dit : « Je pense que les autres viendront aussi. » Brisant écoute, les oreilles dressées, il attend une réponse, il s'impatiente, il remue la queue, gratte le sol, tire sur la laisse. Puis il s'immobilise de nouveau, assis sur son train de derrière. Une statue en pierre dans la lumière laiteuse de la lune.

Dans le lointain, un écho. La horde lui répond. Les loups vont venir ! Je jette un œil sur le poêle, où quelques bûches brûlent doucement. Je sais que les loups ont peur du feu. Je me trouve ridicule. Vlad n'aura pas besoin de mon aide. Il sait ce qu'il fait. Il sait ce qu'il veut, et pour ma part tout demeure...

Le hurlement des loups se rapproche dans la nuit. Brisant renverse la tête, le museau vers le ciel, et leur répond : un cri de retrouvailles et de victoire, mais plaintif, lugubre. Son corps est figé dans l'attente-appel du dernier instant.

Quelques ombres se découpent sur le rebord des rochers que la clarté lunaire semble avoir passé à la chaux. Je les compte. Huit silhouettes ! Et Vlad ? Pourquoi reste-t-il là-bas ? Pourquoi ne détache-t-il pas Brisant ? Je ne peux que suivre le glissement furtif des fauves le long des rochers : des corps rampant presque, la queue entre les jambes... Ils tournent en rond, forment un cercle

qui se resserre peu à peu autour de Vlad. La lune réapparaît derrière un nuage et maintenant je les distingue nettement. Un bref hurlement de temps à autre, puis le silence total, hormis le vent sifflant dans les genévriers. L'attente. L'affût. La traque... Brisant ne donne aucun signe d'impatience, il semble deviner l'intention de Vlad, alors que pour moi... Vlad change de place, il veut couvrir ses arrières pour ne pas être pris à revers par les loups, qui ne cessent de se rapprocher de lui... Qu'attend-il ? Ils sont si près ! et lui... *on dirait qu'il voudrait partir aussi ou que quelque chose ou quelqu'un se sépare d'eux et s'affranchit à son tour, quitte un lieu pour aller vers un autre ou vers quelqu'un d'autre.* Il sait ce qu'il fait et pourquoi, mais moi je n'y comprends rien... je comprendrai peut-être plus tard ce qu'il sent et sait longtemps avant moi... *un chemin et une quête traversant la nuit et déchirant le voile de la rudesse et de la sauvagerie pour finir par atteindre la tranquillité et la douceur de la nuit et de la clairvoyance...*

Les loups se trouvent à présent à quelques pas seulement de Vlad. Ils forment un demi-cercle dans lequel les places changent sans arrêt. Je les vois plus nombreux qu'au début, mais c'est peut-être à cause de la peur. Leurs yeux brillent comme des escarboucles dans la pâle clarté jetée par la lune. Des corps agiles, des mouvements de félin prêt à bondir sur sa proie. Brisant se démène, tire sur sa laisse, la mordille — il doit être à bout de patience. Vlad se penche et, avant de le relâcher, lui caresse tendrement la tête à plusieurs reprises. Qui sait, peut-être lui parle-t-il, lui dit-il je ne sais quoi, un *mot* d'adieu. Les loups ne bougent plus ; parfaitement immobiles, ils épient chacun de ses gestes. Vlad détache la laisse et en deux bonds Brisant rejoint ses frères. Ils tournent autour de lui, le flairent, remuent la queue, ils ont reconnu l'un des leurs, disparu à ce jour...

Vlad revient lentement vers le refuge, à reculons : pas à pas, sur le qui-vive, sans quitter les loups des yeux.

Enfin je respire, une tiède torpeur m'inonde brusquement le corps. Je jette un dernier regard sur les spectres qui grimpent dans la rocaïlle. J'essaie d'identifier Brisant. Je n'y arrive pas, ils se ressemblent tous. Ils s'éloignent, puis disparaissent dans la nuit... Vlad passe à côté de moi et rentre. Il s'assied auprès du feu, il allume une cigarette. Il a les gestes las de celui qui a le sentiment du devoir accompli ou, peut-être... le sentiment que *le désordre* d'avant était en vérité un ordre plus profond, dont il a tenté cette nuit d'élucider la signification...